

Le dialecte alsacien : vers l'oubli

Pierre Vogler

▶ **To cite this version:**

Pierre Vogler. Le dialecte alsacien : vers l'oubli. 2021. hal-02069471v4

HAL Id: hal-02069471
https://hal.science/hal-02069471v4

Preprint submitted on 14 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre Vogler 2019
67400 Illkirch-Graffenstaden
France

Le dialecte alsacien : vers l'oubli

Résumé. – *Le dialecte alsacien est soumis à une évolution rapide liée à la minoration de son statut face à la langue nationale. Les stades successifs du changement peuvent être illustrés par divers éléments, phonologiques, grammaticaux, lexicaux ou conversationnels. L'ensemble témoigne de la succession de deux unilinguismes, alsacien et français, en passant par un moment de bilinguisme dont ne subsistent aujourd'hui que de faibles traces.*

1. La situation linguistique de l'Alsace a fait l'objet d'une grande quantité de réflexions qui reposent sur le postulat de sa pérennité. Les premiers essais de théorisation ne viennent pas des intéressés eux-mêmes : dès 1870, la déconnection de la langue et de l'appartenance nationale a fait l'objet d'un échange franco-allemand souvent présenté comme exemplaire. À Theodor Mommsen, champion de l'Alsace germanique, il est répondu que désormais elle est « une de nos provinces les plus françaises ». La nature allemande de la langue n'est que de l'histoire et « c'est le reste et le signe d'un passé lointain » qui ne pèse rien face à « la volonté, les idées, les intérêts, les affections » (Fustel de Coulanges 1919 [1870] : 98, 100). L'érection de sentiments en données scientifiques relève d'une certaine naïveté, mais surtout, les opinions ne sont pas si tranchées encore au XIX^e^ siècle et on peut douter d'observations qui ne concernent que Strasbourg. Ernest Renan (1882 : 127, 156) reprend la thématique dans une conférence à la Sorbonne : une langue ne fonde pas à elle seule le principe de son rapport à telle nation. Le moteur est « politique », non « culturel », et « cela tranche la question. » Ce genre d'assertion suppose que la politique est indépendante du reste de la culture – qui peut demeurer alsacienne aussi bien. Comme celle de la France n'était guère connue dans la région à cette époque, on peut poser l'hypothèse que les Alsaciens imaginaient n'être jamais touchés par un changement radical venant de ce côté, tout en préservant leur particularisme vis-à-vis des voisins de l'Est, une position qui relève de la générale tendance centrifuge du monde germanique.

2. Les mémoires sont courtes : « on a des noms un peu allemands, je me demande d'où ça vient. » D'aucuns croient que la « germanisation » date de la dernière guerre. C'est à ce point qu'on est presque gêné de rappeler que la province a été parfaite- ment unilingue pendant plus d'un millénaire et demi, y compris durant les siècles qui suivent l'acte de naissance autoritaire de l'Alsace française en 1634, suite au relèvement des garnisons suédoises. Le dialecte est bien la première marque du petit pays, qu'aucun voyageur, comme Montaigne (1774, relatant un passage en 1580-1581), ne plaçait ailleurs qu'en Allemagne ou en « *Souisse* » pour « *Melhouse* », dans l'alliance avec les Cantons depuis 1515 : la *Stadtrepublik* participe avec eux à la bataille de Marignan. En 1789, Arthur Young (1889 [1792] : 205, 209) arrive à Saverne, dans un pays

« *inhabitated by a people totally distinct and different from France* », où l'on se trouve « *veritably in Germany* », où « *not one person in an hundred has a word of french.* » Quelques Alsaciens participent bien à la Révolution et à l'Empire, de François-Joseph Westermann (qui joue un grand rôle lors du sac des Tuileries en 1792 et participe aux atrocités de la Vendée) à l'un des Directeurs, Jean-François Reubell. Cependant, il n'en résulte aucune francisation profonde et stable. Au siècle suivant, en 1835-1836, les parents des élèves « se croient encore Allemands et leur langue, toute grossière qu'elle soit, est pour eux une nationalité qu'ils craignent de perdre » (Maillard 2016 : 434-435, 599, 667). Les témoignages de la période d'après l'annexion rejoignent la vision qu'on pouvait avoir à Berlin d'une « *urdeutsche Bevölkerung* ». Edmond About (1905 [1872] : 9-10), un observateur familier de la région, s'étonne d'une réalité si éloignée de l'idée qu'on se faisait en France du patriotisme des compatriotes des généraux alsaciens : « un aéronaute tombé du ciel pouvait encore, l'an dernier, se croire en Allemagne. Toutes les apparences concouraient à cette illusion : langue, costume, types, habitudes, aliments, boissons. Ce jargon rude et lourd, c'était bien l'allemand. » Pour l'essentiel, la langue « est véritablement celle du pays » et l'« opposition populaire à la francisation » accompagne alors « une froideur visible dans les relations avec les *Welches* ». En 1918 encore, dans la vallée de Munster, les officiers disent : « Les Alsaciens ne sont pas comme ils devraient l'être » car « la population se sent pour l'essentiel allemande » (Leser 1985 : 72-74). La conscience de la spécificité de la province était générale : **d Frànzosa han a àndrer Chàràkter** 'les Français sont d'un autre genre'. Un jugement comme **s esch a Frànzos** 'c'est un Français' n'avait qu'un sens : 'ce n'est pas un Alsacien'.

3. Jusqu'à la fin du dernier conflit, et même au-delà, l'emploi du dialecte était spontané partout, dans la rue, les magasins, au sein de l'administration ou de la police, par exemple à Mulhouse – qui fournira l'essentiel des exemples qui suivent. Cette variété d'alsacien n'était pas l'apanage d'une frange populaire, ce qu'en France on appelle un « patois ». En dépit de la connaissance du français, il faut bien parler d'unilinguisme pour la majeure partie de la population, où jadis on n'utilisait pas le terme d''alsacien' – **Elsassisch** – comme de nos jours, mais celui d''allemand d'Alsace' – **Elsasserditsch**, ou tout bonnement **Ditsch** 'allemand' – à opposer au **Hochditsch** officiel. Le remplacement de ces noms est consécutif au rattachement à l'Allemagne, après 1871, et au fait qu'en France la particularité d'une province revendiquée devait s'éloigner dorénavant de toute référence à l'étranger. Les poètes se chargeaient en tout cas de célébrer un parler senti comme un bien commun essentiel (Lustig 1928 [1896] : 97 – en conservant l'orthographe de l'époque) :

Die Sproch, wo Jung' un Alte 'Cette langue que jeunes et vieux
Im Elsass g'redt hàn bis dohi En Alsace ont parlée jusqu'ici
Un hoch in Ehre halte Et tiennent en haute estime'

Il est vrai que la région est loin d'être uniforme et a même été qualifiée de *dialektologisches Paradies*. Les moqueries, plus ou moins amènes, ne manquaient pas. Les Bas-Rhinois, au parler traînant, bizarre, sont toujours qualifiés de **Bäkser** – un terme qui, au nord, s'applique au francique (Matzen 2000 : 15, 274-275). La véritable

agressivité n'est pas exclue : **gàng heim dü Bäkser !** 'retourne chez-toi, espèce de Bäkser !'. Les commentaires touchaient d'ailleurs le continuum aléma- nique : la Suisse, d'où certains pensaient que venaient les Haut-Rhinois, fournissait des plaisanteries courantes en dépit de sentiments plutôt sympathiques. Pour les Suisses en retour, les **Schàmbadissi** 'Jean-Baptistes' ('Alsaciens') – ou **Dissi** 'types' par aphérèse – venaient du **Gopferdàmmiländli** 'petit pays du 'dieu me damne !''. L'autodérision jouait son rôle et, même pour ses compatriotes, un Mulhousien était un **Milhüserlüser** 'vaurien de Mulhouse'... Quoi qu'il en soit, les formes très variables du dialecte n'empêchaient pas un profond sentiment de parenté vis-à-vis de la koinè. Partout dans la *Teuthonia*, cette dernière se superposait sans dommage à des parlers plus ou moins éloignés de la norme écrite. En dépit d'opinions négatives touchant à la morgue d'une part de l'administration, le rapport au *Schriftdeutsch* est resté longtemps bonhomme. Sa pratique était suffisante, au-delà du changement de régime et jusque dans les années 50 du dernier siècle, pour qu'on soit capable de monter un opéra en allemand dans un quartier ouvrier... Même après le dernier conflit, **Herr** devant nom propre était encore d'usage normal à Mulhouse, en lieu et place de Monsieur. La littérature a conservé le souvenir d'un paysage où l'on passait sans problème du dialecte au parler des policiers d'origine prussienne – même si c'était pour en rire : **D'no frogt dr Kummessari** [...] **„Was habt Ihr ausjefressen ?"** 'Alors, demande le commissaire [...] Qu'avez-vous fait comme bêtise ?' (Zimmermann 1906 : 128). Des citations sentencieuses passaient d'une langue à l'autre de manière ludique : **het esch heute** 'aujourd'hui (en alsacien) c'est aujourd'hui (en allemand)'. Le caractère alémanique du dialecte demeure en tout cas frappant pour une oreille allemande, à l'exception des voisins immédiats. On pourrait multiplier les exemples touchant le lexique usuel : **Wàsserstei** 'évier' (*Spüle*), **Umhangla** 'rideau' (*Gardine*), nombre d'anthroponymes et de toponymes : [**ˈkʰɛxla**] 'Koechlin', [**ˈʁiavᵊl**] 'Riebel', [**ˈd̥uʁni**] 'Dornach', [**ˈg̊a:vilʁ̥**] 'Guebwiller'. Contrairement à l'allemand, [**foˈg̊e:sa**] 'Vosges' débute par une sourde… Le vocabulaire d'origine française s'est intégré moyennant diverses adaptations plus ou moins plaisantes. Les nasales sont éliminées : **Godrà** 'goudron', **Güsɛ** 'cousin' et, dès 1900, la palatalisation de la voyelle postérieure fermée touche, par hypercorrection, de nombreux termes non concernés au départ : **Lüwis** 'Louise', **Gü** 'goût', **schàlü** 'jaloux'. Les vieux locuteurs conservaient même quelques latérales palatales disparues depuis lors de la source : **Biljä** 'billet', **Güljodina** 'guillotine'. Le pluriel à inflection est étendu au français, de même que l'alternance vocalique liée au diminutif : **Schàmbeng** 'jambons', **Schönämla** 'petit jeune homme'. Les noms familiers, toujours précédés de l'article, sont pourvus d'une finale spécifique : **dr Gràbi** 'le grand-père', **s Bromni** 'le (jardin de) la Promenade'. Le français n'est d'ailleurs pas seul en cause et la source peut être italienne : **Ladermaschi** 'projecteur de film fixe' (*laterna magica*), avec un premier composant confondu avec **Lader** 'cuir'.

4. Les essais de fixation d'une graphie stable et reconnue du dialecte constituent une bonne mesure de sa dépendance. Ils n'ont jamais abouti et se sont heurtés à deux écueils presque insurmontables, selon que le choix se portait sur la fidélité à la langue telle qu'on la parle ou sur la conservation à tout prix des habitudes allemandes. Dans le premier cas, on est confronté à la variété des formes : laquelle faut-il choisir ? Le

strasbourgeois, dominant dans le Bas-Rhin, a des traits franciques particuliers et il est très mal reçu au sud, où il hérisse les Mulhousiens. Dans le second cas, il s'agit de donner à l'alsacien un statut qu'il n'a pas dans l'usage réel et qu'il faut chercher dans le rapport inactuel qu'il entretient avec le standard précédent. Si l'alsacien est un dialecte « d'essence orale » selon l'opinion commune, toute normalisation de la graphie est refusée, jugée impossible ou, au mieux, « ridicule ». La promotion du bilinguisme concerne surtout... l'allemand, bien plus que l'alsacien ! Même après la dernière guerre, les indications d'une pièce en dialecte sont rédigées encore dans cette langue (Grunder 1948). Tout est ramené aux formes officielles : rien ne permet de retrouver le mulhousien **Vegel** 'oiseaux' derrière **Vögel**, identique à l'allemand, ni **Zemmer** 'chambre', à la place de **Zimmer**. Le rapprochement désespéré du *Schriftbild* mène à de nombreux baroquismes qui répondent à une tendance au mélange ou au maquillage des diphtongues, avec une part alsacienne presque effacée. Le procédé est habituel dès la période d'après 1871, y compris chez ceux qui tiennent le plus à s'affirmer face au standard : **Traüm** 'rêves' (*Träume*) pour [**d̥ʀaim**], **eüch** 'à vous' (*euch*) pour [**ɛiₔx**]. Aujourd'hui encore, la **Strauigass** 'rue de la paille' combine *Strau* et **Stràì**, dont il ne reste que la finale surajoutée. À Strasbourg, l'allemand *zum* et l'alsacien **zem** sont mêlés dans **Zuem Strauwaawe** 'Au Chariot à Foin'. La marque d'une voyelle, absente du dialecte et non perdue à partir de l'allemand, joue le même rôle de rappel du modèle théorique : **g'schaüt** 'regardé' (*geschaut*), **heb'di** 'tiens-toi bien' (*hebe dich*). Parfois, l'élision est fantaisiste : **t'ze eisch** 'vers vous' (*zu euch*). Conformément à un « *Strengthening of Standard* » (Leopold 1959 : 133-134) en œuvre en Allemagne même, ses formes, arrangées, remplacent à l'occasion des termes dialectaux dont on a honte face à un interviewer : **Küss** 'baiser' (*Kuss*) pour **Schmutz**, dont l'homo- phone signifie 'saleté'. Parfois, il s'agit d'un décalque direct, avec un génitif inexistant en alsacien : **Fredensdüwa** 'colombe de la paix' (*Friedenstaube*).

5. La diatribe d'après 1871 supposait un paysage linguistique intangible et presque idéal. Cependant, confronté désormais au français, le dialecte n'a jamais été partie prenante d'un bilinguisme généralisé, d'ailleurs plus que théorique dans l'absolu. L'étiquetage convenu des statuts – indigène, régional, ethnique, de groupe – ne répond pas vraiment à la hiérarchisation des idiomes ni au caractère mouvant des usages. Il s'agit, au mieux, d'une « *asymmetrische Diglossie* » (Hartweg 1981 : 109), où le rôle de l'alsacien est celui d'une « *Abstandsprache* » (Kloss 1967 : 29). La cause première tombe sous le sens et il est presque oiseux d'insister sur l'impact de la société globale, en contradiction avec la vision benoîte qu'on a voulu en donner. Le jacobinisme n'a pas besoin de description et prend appui sur des arguments qui ont une validité permanente. On pourrait remonter à la Proclamation XXXII des « *Représentans* du Peuple », invitant les citoyennes de Strasbourg, le 25 Brumaire de l'an 2, « de quitter les modes allemandes ». Il est normal que la langue ait à suivre le mouvement révolutionnaire de « *francilisation* », d'autant qu'elle n'est qu'un fait culturel, donc superficiel croit-on. L'hostilité envers les parlers des provinces est très générale et les « sillons des dialectes féodaux doivent être rompus » au profit de la « langue de la liberté » (Chaurand 1972 : 162). Toutes les formes locales sont « immolées sur l'autel de

l'état » par d'obligés « linguicides » (Hagège 2000 : 139) – mentalité débordant en Allemagne, où on s'en est pris à la « *Lokalborniertheit* » des Suisses (Engels 1847). Plus violemment, le Discours LXXI justifie ces attitudes par « une antipathie invétérée des *habitans* envers les Français », dont le titre était « naguère une sorte d'insulte ». On les dépeignait « comme des vagabonds [...] que le besoin attirait sur la frontière », à l'opposé des gens d'outre-Rhin, des compatriotes auxquels on « devait un accueil fraternel ». Bref, « le sol était français, mais les cœurs appartenaient à l'Autriche » (Ulrich 1795 : 24, 126-127). Un Auvergnat déclarait bonnement que « tous les Alsaciens étaient des coquins » et qu'il « en ferait une fricassée » (Nougaret 1797 : 335).

6. En réalité, et en dépit d'efforts séculaires, le véritable et définitif tournant ethnolinguistique ne date que de la période d'après 1945, où la pression s'est radicalisée pour des raisons évidentes. La politique de minoration du dialecte se traduisait par l'installation de fonctionnaires chargés de diffuser le français dans « un pays de couillons » où « ils parlent allemand » – qualifié à l'occasion de « *schpountz* ». Les petites moqueries à base de confusion des consonnes ont précédé les 'histoires belges'… En 1975, une Journée d'Étude sur la diglossie en Alsace dresse une liste de comportements et d'effets à l'école, la première concernée. Cela va de l'« attitude des institutrices dans les maternelles » aux réactions des inspecteurs primaires. Ils font des « remarques désagréables » lorsque les enseignants utilisent l'alsacien : « Mademoiselle, la langue nationale c'est le français, au revoir » (Philipp/Matzen 1975 : 3-4, 5). À l'université de Strasbourg, un aparté en dialecte – très épisodique ! – entre deux professeurs dans les couloirs stupéfiait les étudiants francophones ou provoquait les regards agacés des collègues. Un grand magasin anglais empêchait son usage par les vendeuses... Rappelons le refus du Conseil constitutionnel de laisser ratifier la charte européenne des langues régionales ou minoritaires, contraire à l'article 2 de la Constitution, puisque « la langue de la République est le français. » Les autres ne sont que « des menaces » : un important ministre s'étrangle devant un document officiel traduit en basque. À tout prendre, le rapport aux parlers barbares des campagnes est parallèle à ce qu'on pense des langues du fin fond de l'Afrique. Le compte-rendu du Conseil des ministres du 21 août 1985 précise que la langue française agit dans « le cadre de l'aide à la lutte contre le sous-développement ». De ce point de vue, le monde germanique n'est pas le mieux placé et, pour beaucoup, le Sénégal est plus compatible avec la France que l'Allemagne... Le critère esthétique joue un rôle important, plus efficace qu'aucune interdiction. De purs francophones ont « horreur de l'alsacien, encore plus moche que l'allemand ». Déjà Pantagruel réagissait au « *barragouin* » danois : « les Goths parlaient ainsi [...] ainsi parlerions nous du cul » (Rabelais *c.* 1533 : chap. IX).

7. Insistons sur le rôle de la population elle-même. Il faut bien dire que l'acceptation de la mainmise étatique est en accord avec la mentalité alsacienne. L'autorité se conteste difficilement et le réalisme confine à la religion. On peut parler de véritable soumission, « *einen Willen zur Anpassung um jeden Preis* » (Hartweg 1981 : 88). Les proclamations d'allégeance à la nation française sont vigoureuses à l'époque même où la pratique du dialecte est encore prédominante. Victor Muller (1939-1946 : 13) proclame **Allons**

Enfants de notre Alsace, Fir immer g'hera mir zu de Franzose. Mir bilde hitte d'Wacht am Rhi '… pour toujours nous appartenons aux Français. C'est nous qui formons aujourd'hui la garde au Rhin'. Tout à l'opposé de l'attitude des *Südtiroler*, cramponnés à l'allemand face à l'italien, les Alsaciens sont finalement les agents les plus efficaces de l'effacement de leur langue et les positions résolument dépréciatives – uniques en Europe – étonnent plus d'un observateur étranger. Dans le Haut-Adige, on appelle ce genre de comportement « *Verelsässerung* » 'alsacianisation'... Une vacancière explique : « je n'aime pas que des Alsaciens (ils sont gentils à part ça) viennent me parler alsacien au Club Méditerranée devant tout le monde. » En 2003 déjà, moins de 5% des locuteurs potentiels déclarent vouloir transmettre le dialecte à leurs enfants et, quelquefois, jugent qu'il n'est parlé que par « les gens les plus bêtes ». Un universitaire avec une bonne pointe d'accent estime qu'on ne saurait philosopher avec le dialecte. Quand il est question de mettre en place une licence de langue régionale, ses propres spécialistes ne demandent aux éventuels étudiants ni connaissance de l'alsacien, ni de l'allemand. L'effacement touche les moindres recoins et décale toute vision au profit du regard extérieur : le 'berger alsacien', qui porte ce nom en anglais – *Alsatian* – et dans la vieille pratique allemande (en 1974 encore chez Konrad Lorenz) est un 'berger allemand' dans la région, conformément à la norme officielle.

8. Naguère, l'effacement de l'allemand laissait l'alsacien face à une langue nationale peu susceptible de l'influencer au plan structural, ce qui a contribué un temps à sa conservation. Le submergement est tel de nos jours que la question est caduque. Au départ, c'est le français qui joue le rôle de simple contrepoint conversationnel, d'abord limité à un mot : **Tiens, dr Fränz !** 'Tiens, voilà François !', **dr Chef de Gare wird plogt** 'le chef de gare est importuné' (Lustig (1928 [1896] : 143). Une pièce de théâtre bas-rhinoise d'après-guerre poursuit : **Vous êtes très gentil, Monsieur. Awer ich gann au elsässisch redde** '…mais je peux parler alsacien moi aussi' (Grunder 1948 : 9). Le remplacement de la vélaire aspirée de [**kʰɒn**] 'peux' par une sourde douce marque la jeunesse du personnage, mais surtout un début de perte de compétence. Il fut un temps où le mixage s'est presque imprimé dans la synthématique elle-même. Un modèle d'« expolition » bilingue se traduisait par des composés pléonastiques, la « *Repetition of statement in two languages for Emphasis* » (Hatch 1976 : 209-210). L'effet comique était recherché de façon souvent consciente : **Gummilastik** 'élastique', **Kerzabüschi** 'bougie', **sovoilà** 'voilà'... La disparition du vocabulaire ancien se comprend aisément : **d skis de fond**, à la place des **Rennlattla** 'planchettes à courir' des années 30, mais bien des termes remplacent aujourd'hui ceux qui ne viennent plus à l'esprit de manière spontanée. Le résultat est frappant quand il s'agit de notions très communes : **s esch wedder brouillard** 'il y a du brouillard à nouveau', **s esch net so salé** 'ce n'est pas si salé', **ech müass s bouillir loo** 'je dois le faire bouillir', à la place de **Nawel**, **gsàlza**, **kocha**. Les adverbes ne sont pas en reste : **s esch net uf dr Dàg près** 'ce n'est pas une question de jour', de même qu'une particule séparable : **prends-le met** 'emporte-le'. À présent, lorsqu'on veut promouvoir la région, on ne dispose que de titres en français : **Kàifa sa doch s näia Büach 'Notre histoire'** 'achetez donc le nouveau livre…'. La part dialectale d'une conversation tend à se réduire de plus en plus et finit par quelques bouts de phrases, des séquences de pure connivence

rappelant à intervalles réguliers qu'on est encore entre soi. Ce reste de sentiment d'appartenance explique la rotation presque aléatoire des langues au sein d'un discours alternatif : **wia gehts ? - ça va !** On n'attend pas de réponse de formules comme **s esch aso !** 'c'est comme ça !', **wàss wanr !** 'que voulez-vous !'. Un barbarisme – **ça gehts ?** 'ça va ?' – télescope les deux langues. Les calques folkloriques ont la vie dure : **il est pour lui** 'il est célibataire', **j'ai reçu plat** 'mon vélo a un pneu crevé'. Surnage encore l'inévitable **jo**, ancien 'oui', marque de constatation ou d'acceptation plus ou moins de mauvaise grâce : **jo, pensez-vous !** Il est une sorte de label régional, d'usage délicat pour les non-autochtones.

9. En écho, la haine ou du moins le rejet de l'Allemagne de la part de très anciens compatriotes est en soi une curiosité. L'Alsace doit être, décidément, un morceau de France attaqué par l'Allemagne, et non un morceau d'Allemagne qui a changé de tribu. On se sent très différents des voisins à présent : une femme de francophone, prenant à son compte le vocabulaire du conjoint, les qualifient de « *Bochetons* ». La version allemande des Dernières Nouvelles d'Alsace disparaît en 2008. Qui la lisait encore ? Son niveau linguistique faisait rire les vrais germanophones paraît-il... Les réactions ne sont qu'épisodiques et très étroitement limitées au plan économique. Quelques députés rappellent que « la connaissance de l'allemand permet de trouver un emploi outre-Rhin. » Mais, lorsqu'on est obligé de parler, pour des raisons commerciales, ce qui est devenu une langue étrangère, c'est avec des intonations parfaitement françaises. L'arasement phonétique se traduit par l'effacement de l'accentuation ou le remplacement systématique des aspirées par les correspondantes disponibles. Aujourd'hui, d'éventuelles citations étalent l'ignorance d'une langue jadis connue de tous. On écrit **Hanssen et Gretel** ou **Kollaborateurs des zweites Krieges**. Il est évident que le *Standort Deutschland* ne voit plus d'avantage à recruter des Alsaciens pour ses usines badoises... Notons que le rejet ne se limite pas à la région et, en Suisse alémanique, certains locuteurs, dressés contre l'emprise de l'allemand standard, répondent en anglais aux questions venant d'un étranger (Schiffman 1988 : 8 note 9).

10. S'il faut malgré tout faire une concession à la réalité linguistique, on admettra que l'alsacien est germanique au sens le plus général, mais non pas allemand – comme il en irait, plaisamment, de la recette de la choucroute. Il arrive qu'on tente d'aller plus loin en imposant l'idée que tout en Alsace procède de la même source celtique qu'ailleurs en France : **Elsàss** ne viendrait pas d'**ali-lanti-sat* 'établissement en pays étranger', mais d'un théorique **alisya-ed* '(le pays) au pied de la montagne'. On change en somme de passé et, par conséquent, les Alamans « ne sont pas le fond de l'ethnie alsacienne », comme en témoigneraient l'hostilité envers les voisins, un accent tonique presque effacé (!), une toponymie systématiquement retouchée par l'administration franque (Arnold 1979 : 50, 229). Une telle vision, popularisée, se traduit par la croyance que les *Welsches* de Lapoutroie parleraient encore une forme de gaulois… L'antique nature celtique de l'Alsace est une évidence (elle participe même à la zone de formation du prototype), mais les Alsaciens ne sont plus des Gaulois, ni les Bavarois ou les Tchèques, à la place d'anciens Celtes eux aussi, et pas plus que les Turcs ne sont des Hittites. Quelle que soit

l'origine des Alamans et de leur nom, bien des vicissitudes ont affecté la région et nous n'en sommes plus à l'époque de l'occupation des Champs Décumates ! En Alsace, la composition de la population a considérablement changé au cours des siècles, avec des apports venus de Suisse, du Tyrol, de Lorraine francophone, etc. : ceci ne change rien à la nature de la langue.

11. Lorsque tout rapport à l'allemand est refusé, ce qui reste d'alsacien est soumis aux approximations françaises de manière si radicale qu'on a de la peine à le reconnaître. De là, des graphies de la fricative vélaire au moyen d'une vibrante : **ér** 'je', **lor** 'trou' et l'improbable **Frongrir** 'France'. La chuintante est normalisée : **chéén** 'beau', **Chlouc** 'Gorgée' (une marque de jus de fruit), **Menchter** 'Munster'. Il en va de même de la semi-voyelle antérieure : **ya** 'oui', **yetz** 'maintenant', ou d'une séquence à vélaire et sulcale : **xundheit** 'santé'. La valeur sourde de la labiodentale disparaît et l'on trouve **fiel** 'beaucoup', **ftami !** 'nom de dieu !'. Les voyelles postérieures sont rendues par des équivalents français très éloignés : **staurch** 'cigogne' – et spécialement dans le cas du « a sombre » : **le spotz** 'le moineau' (un fromage), **schworts** 'noir', **gor net** 'pas du tout'. Le diminutif postposé est affecté d'une voyelle qui tombe du ciel : **gilerlé** 'coquelet', **drémalé** 'petit tambour'. Les expressions les plus idiomatiques subissent un genre de compactage : **noumatrouff !** 'vas-y, attaque !'. Autrefois, on « domiciliait » le français : **Rossbif** 'bifteck de cheval', **Bàmbelmüas** 'pamplemousse' ('légume qui pendouille'). Aujourd'hui c'est l'inverse, avec un vieil élément de composition assimilé à un terme immédiatement compréhensible : **sous-brot**, en réalité **Süübrot** 'petit pain à un sou'. Le pluriel, purement graphique, est ajouté en finale : **Schneckes** 'escargots', **Wurschts** 'saucissons'. Le genre est aligné sur celui du correspondant français : **d'Irakrieg** 'la guerre d'Irak', **d'r Fanenlied** 'le chant du drapeau'. Les essais de graphie alsacienne sur la scène mulhousienne témoignent d'une radicale incorrection : **em Milhusa, in de Alsace** 'à Mulhouse, en Alsace'. Les adaptations formelles rejoignent allègrement ce qu'il faut bien appeler le « je-m'en-foutisme » phonétique national – contrastant avec l'hilarité que suscitent les erreurs des étrangers. Tout nom un tant soit peu éloigné des habitudes hexagonales est réduit à quelque chose d'acceptable, souvent par inversion de l'ordre des syllabes ou des consonnes. Un « médiologue » enquête à « Saravéjo », un metteur en scène cite « Bretch », dont il est un spécialiste. Reçoit-on un littérateur chinois pourvu d'un nom en *Xi*, il commence comme « Xavier ». Les journalistes allemands, dressés au respect des habitudes du lieu, se sentent obligés d'adopter les manières françaises et disent « Grossèr », « Landèr »...

12. Au stade suivant, certains évitent d'avouer que l'alsacien est leur langue maternelle et ceux qui ont moins d'accent se moquent de ceux qui en ont plus et « parlent sur deux temps ». D'autres avaient de l'avance et, dès 1946, un Secrétaire d'État de la région singeait à la perfection le ton et le débit du modèle déclamatoire des officiels de l'époque, avec leur petit chevrotement caractéristique. Plus près de nous, un ancien du **Barabli** n'ose pas prononcer le nom du cabaret à la manière alsacienne, tant il faut se départir d'une marque de plus en plus gênante. « Où est passé l'accent ? On ne parle plus le patois ! » constate un Parisien de passage. D'ex-Alsaciens, établis ailleurs, en guettent

les dernières traces pour s'en amuser. L'**Elsasser** s'est bien transformé en « Alsaco », en provincial ordinaire. Le public reprend à son compte les clichés imaginaires consistant à prononcer des mots à voyelle initiale précédés d'un souffle à la place du coup de glotte : **nous, les halsaciens** – habitude qui n'empêche pas l'élision de la laryngale là où elle est requise. On peut en dire autant de l'assourdissement de la labiodentale : **fous afez fu, fraiment**. Que personne n'ait jamais parlé comme cela dans la région ne gêne nullement puisqu'il s'agit de partager des tics officialisés – qui rejoignent d'ailleurs, traits pour traits, la manière dont Balzac croit rendre l'accent d'un Allemand. Le Cousin Pons inverse le caractère sonore ou sourd des consonnes, procédé qui touche même celles qui ne sont pas prononcées : « Fus recartez fodre hami », « ed gommend ». Les essais de francisation des toponymes sont anciens pour certains : Kestenholz et Sennheim sont devenus Châtenois et Cernay. À présent, [**dɑ̃ːbaʃ**] 'Dambach' finit par une chuintante, [**altkiʁk**] 'Altkirch' par une occlusive et [**agɛnbaːʁ**] 'Hagenbach' par une vibrante, tandis que la laryngale initiale disparaît. FR3 Alsace parle d'[**unzɛːʁlɑ̃ːd**] 'notre pays' ou du [**syndgo**] 'Sundgau'. Dans les [**ʃtyb**] 'Stub', on déguste le [**bekof**] 'Baeckeoffe' – expliquent les propriétaires. Les nouveaux quartiers évitent ces difficultés et fleurent d'emblée le Centre France : « La Fougeraie », « Les Roselières », ou la Provence : un club pour fillettes s'appelle « Les pitchounettes ». Dans le même esprit, des vignerons proposent de traduire les noms des vins et des crus : « savagnin rose » pour gewurztraminer, « Éperon » pour Sporen – à l'image du maladroit mot à mot de la « sélection de grains nobles » (*Edelbeerenauslese*). *Johnny* Hugel (1989) regrette les noms « à coucher dehors, [...] que même nous Alsaciens avons du mal à prononcer ». Si les appellations germaniques des cépages sont conservées, « on va croire que les Allemands ont gagné la guerre. » Çà et là, les « pommes de terre de montagne » réinterprètent les **Roigabrageldi** de la vallée de Munster et un officier nommé Wagner insiste pour qu'on prononce son nom comme Vannier...

13. Les décomptes approximatifs font état d'une évolution de la pratique et de la compréhension de l'alsacien, de 95% de la population en 1900 à 80% en 1980, mais seulement à 52% déjà en 1962-68. Vu de plus près, 10% à peine sont capables d'une conversation suivie. Pour le reste, on aboutit à la perte de tout usage spontané et, au mieux, on n'a plus affaire qu'à des « semi-locuteurs » (Dorian 1977) qui ne peuvent plus fournir un discours long sans être littéralement farcis de mots français. Si, jusqu'à une certaine date, le Recensement Général de la Population (INSEE 1962) présentait des statistiques de l'usage du dialecte, elles sont devenues sans objet. On constate, au cours d'une réunion au Mont Sainte-Odile (Mirguet/Frantz 2013), que la question de l'avenir de l'alsacien est oiseuse : « C'est évident qu'il n'en a pas ! » Demeurent quelques ruraux, d'un âge certain, à s'exprimer encore dans leur langue, tout aussi antique. Peut-être faut-il connecter cette résistance à la stabilité relative d'un univers mental « beaucoup plus riche » que celui de l'ouvrier dans son usine ou celui du Strasbourgeois (Philipp/Matzen 1975 : 8). Tout ceci offre un spectacle qui semble relever de la sociologie de Gabriel Tarde : les foules séniles sont rares et les enfants plantent le décor final. Il y a bien longtemps que « La majorité des jeunes Alsaciens n'aime pas l'alsacien ». Ce sont eux qui « ont imposé le français au village » (Cellard 1976). La grand-mère est avertie : « surtout

ne parle pas alsacien avec moi ! » Nulle part on n'en entend l'utiliser entre eux. Ils s'amusent à le caricaturer et s'esclaffent lorsque Achenheim est prononcé correctement, sans vibrante à la place de la vélaire. La génération précédente a subi l'appel d'air par entraînement mécanique. L'impact de l'univers télévisuel et de la communication électronique l'ont emporté chez ceux qui avaient encore le choix très théorique, vérifiant enfin la prédiction de Germain Muller. En bien moins de temps qu'une vie, le même locuteur, qui n'a parlé que l'alsacien dans sa jeunesse, ne parle plus que le français quelques décennies plus tard. Il ne s'agit pas d'un changement progressif, mais d'un basculement complet : « Qu'un seul mouton se jette en la rivière, [...] tous se noieront à tas. » La disparition du dialecte passe parfaitement inaperçue dans les villes, où on trouve surtout des « *rememberers* » silencieux. Les noms des rues sont traduits sur les plaques, mais ce genre de bilinguisme relève du musée – sans visiteurs. Lorsqu'on ne parle plus le dialecte, que signifie encore le mot Alsacien ? Il est curieux de constater, dans ces conditions, que 92% d'habitants déclarent être très attachés à leur province, contre 3% de ceux du Centre qui, de fait, se confond avec la France. Si le sentiment d'identité perdure au-delà de son expression langagière, il est à parier qu'il s'agit d'un ultime tremblement, d'un souvenir dont l'expression sociologique tend vers zéro. Le premier ministre proclame, le 14 octobre 2014 : « il n'y a pas de peuple alsacien. » Rien d'étonnant dans le refus des sénateurs du cru, en octobre 2015, votant contre l'adoption de la charte des langues régionales – et de la leur en particulier. Les associations de défense du dialecte n'y peuvent rien, pas plus que celles qui veulent ressusciter le cornique ou le latin. Ce qui compte, c'est ce qu'on entend dans les grands magasins : des idiomes plus exotiques que l'alsacien !

14. La dissolution du dialecte débouche sur un changement de référentiel, un appel du vide qui pourrait donner lieu à des commentaires plus philosophiques que linguistiques. On estime à présent que « la culture française n'existe pas », ni celle des vieilles régions : « en quoi consiste l'essence de la berrichonnerie ? » (Maschino 1988 : 146, 151, 242). Le rejet par sublimation de toute réalité ethnique est un concept... ethnique bien hexagonal. Un Français se perçoit *de jure* comme un représentant de l'Universel, mais chez les indigènes du Pacifique il n'est qu'un « *man a wiwi* », un 'homme (qui dit) oui oui'... Sa culture réelle procède plutôt de l'accrétion de contenus venus d'ailleurs. Tout doit être métissé, de la cuisine à la « montagne plurielle » du Mercantour et à « l'investigation plurielle » des penseurs. Le mélange réel est beaucoup plus limité et se confond avec l'extension de la culture anglo-saxonne, universelle *de facto* : en témoigne le fond sonore US rigoureusement unique des radios et des lieux publics. On se félicite de « l'extrême adaptation des productions américaines aux besoins de l'homme des métropoles industrielles », les revues de Broadway contrastant avec « l'affligeant spectacle des danses folkloriques en sabots » (Konopnicki 1982). Le caméléon alsacien ne peut que reproduire cette « identité cosmopolite » et les défenseurs de la région parlent eux-mêmes d'un « terreau bilingue » de nature. Un médecin, auteur de recettes régionales, présente le 'café au lait', orthographié **Mellerkafee**, comme « un breuvage métissé à l'image de l'Alsace ». Tout terme non familier est lu comme s'il ne pouvait qu'appartenir à ce monde désormais naturel, de [**siba:ʁ**] '*Seebach*' à [**laoku:n**] 'Laokoon' et au [**laimz**]

'*limes*' romain. Jadis, l'alsacien assimilait les mots anglais et on disait ['nɛiokg] 'New York' et ['budin] 'pudding'. Aujourd'hui, une séquence graphique à -sh- est lue comme une chuintante nécessairement anglaise : [ɛnziʃɛm] 'Ensisheim', [ʁidiʃɛm] 'Riedisheim'. Un bistrot strasbourgeois, en face de l'ancien **Raawe Bruck** 'Pont du Corbeau', est rebaptisé **Raven**. La défense de la région est une **Alsatian Pride**, on organise l'**Alsace Fan Day** et **I love Strossburi**. Des policiers municipaux opèrent avec des vestes où l'on peut lire **NYPD**, un vin est fait **by** un tel dans un **Smart Dorf**. Les prénoms jadis familiers, les ['sɛla] 'Marcel', ['ʃaʁi] 'Charles', ['dʁini] 'Catherine', ont proprement disparu, remplacés par ceux qui viennent des séries télé ou du *show biz*. L'ordre syntaxique suit le mouvement : **Mulhouse Olympique Natation**. On dit *oops* et *wow*, tandis que dans la forêt vosgienne on croise des souches retaillées en petits personnages de Walt Disney… Enfin, si l'alsacien est rejeté, ce n'est plus « chic de parler français », mais « *cool to speak English* » : il y a de bonnes chances que le français en Alsace ne soit qu'une introduction à l'anglais. Reste que, pour le moment, l'*interpretatio americana* n'a guère d'effet sur la compétence réelle des locuteurs et le vocabulaire germanique est calé sur la prononciation anglaise des… compatriotes : [bu:ʦaim] 'Bootzheim', [bʁaitfœ:ʁst], [fœʁstpla:n] 'First Plan', [ʤoanɛz] 'Johannes', [sɛlœ:ʁ] 'Thaler'.

15. Le bilinguisme est érigé en thème de recherche destiné à durer, mais il ne correspond qu'à un instant vraiment court entre deux unilinguismes, beaucoup plus habituels. En clair, on est passé d'une époque où l'on ne parlait qu'alsacien à une autre où l'on ne parle que français – en attendant des changements plus radicaux. Ce mouvement ne produit aucun mélange harmonieux de l'ancien et du nouveau. Il fut bien un temps où certains se sont bercés de l'illusion d'une stabilisation de la mixité. René Schickele la rapprochait même de la nature chatoyante du paysage : « *Vielfach gemischt und so einzig* » (1927 : 426). Mais hélas, la « double culture » revendiquée (Hoffet 1951) ne traduit qu'une hésitation temporaire, qu'un observateur américain qualifie de « *Failing Diglossia* » (Schiffman 1988 : 17). Tout s'achève par l'élimination de ce qui précède et ressemble certainement plus à un 'démétissage' ! Au contraire des arguments des militants du XIX^e^ siècle, et de manière piquante, c'est dans le règlement du lycée qui porte l'un de leurs noms, le « Fustel », qu'on lisait « il est interdit de parler alsacien. » Avec un minimum de lucidité, il est évident que le phénomène est l'effet décalé d'une conquête militaire transformée en adhésion amoureuse. Elle a rencontré une situation, classique, où les régions du sud de la « Teuthonia » se crispaient contre les « Prussiens » : seule l'Alsace, proche de la frontière, a cru trouver dans le recours à la France la force qui lui manquait, tout en s'imaginant longtemps conserver sa nature face aux « Français de l'intérieur ». En 1932, un Alsacien, francophile militant, rédige cependant en un allemand élaboré ses souvenirs du premier conflit. Dans l'armée du front oriental, les Alsaciens étaient qualifiés dans le meilleur des cas de « *Massenfresser* », et plus souvent de « *frechen Halunken* » dont la fierté revendiquée donnait lieu à des commentaires méprisants : « *Stolz auf Ihr Elsässertum ? Hahaha. Dann kann sich auch ein Hottentott sich was einbilden.* » (Heydt : 40, 251-252). De l'autre côté, rien n'a été favorable au maintien de quoi que ce soit de germanique en Alsace devenue française. En 1880 déjà, évoquant Gustave Doré, Edmond de Goncourt

explique : « c'est un Alsacien… toujours un Français ou un Allemand inférieur », ce qui ne fait qu'enregistrer le fait que l'artiste conserve trop d'habitudes allemandes et que, pour un Allemand, il est trop français… La discordance qu'introduit le rapport d'un État et d'une langue, pour lui allogène, se résout par l'harmonisation de l'appartenance nationale et de l'ensemble culturel correspondant. Ce qui reste de la région s'est englouti dans l'entonnoir de « l'intérieur », dont elle voulait tant se distinguer. Elle a été gobée par la nullité provinciale qu'est le Grand Est, où l'ancien petit 'pays' – **Elsàsslànd** – se réduit à l'étroite « plaine d'Alsace » des bulletins météo. L'existence millénaire du dialecte prend vraiment fin quand on ne sait plus prononcer les noms de ses propres toponymes, qu'on déclare en être fier ou qu'on se moque de ceux qui en sont encore capables. Le travail et les vacances ont un autre cadre aujourd'hui, sans parler du rôle de la « télé ». Le réalisme et un caractère plus porté sur le confort que sur le combat culturel se préoccupent peu du maintien d'une langue qui, sous forme de scorie, ne ferait que signaler la séparation d'un territoire à la définitive petitesse, sans autre fonction sérieuse. Au total, la disparition de l'alsacien, après celle du celtique, illustre un processus diachronique banal qui ne changera rien à la marche du monde : les *Parisii* ont bien abandonné le gaulois pour le latin et on peut parier que sa forme moderne – le français – le sera tout autant !

Références

About, Edmond (1905 [1872]). *Alsace 1871-1872*. Paris : Hachette.

Arnold, Paul (1979). *Histoire secrète de l'Alsace*. Paris : Albin Michel.

Balzac, Honoré de (1847). *Le cousin Pons*. Paris : Imprimerie de Boniface.

Cellard, Jacques (1976). *Le Monde de l'éducation*, 20 septembre.

Chaurand, Jacques (1972). *Introduction à la dialectologie française*. Paris : Bordas.

Dorian, Nancy C. (1977). The Problem of the Semi-Speaker in Language Death. *International Journal of the Sociology of Language* 12, 23-32.

Engels, Friedrich (1847). Der Schweizer Bürgerkrieg. *Deutsch-Brüsseler-Zeitung* 91.

Fustel de Coulanges, Numa (1919 [1870]). L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à M. Mommsen, Professeur à Berlin. In *Questions contemporaines* (3e éd.), 98-102. Paris : Hachette.

Goncourt, Edmond et Jules de (2020 [1956]). *Journal. Mémoires de la vie littéraire 1866-1886*. Paris : Robert Laffont.

Grunder, Charles (1948). *Madame Denise. Luschtspiel in 3 Akt*. Gundershoffen : Édition de Théâtre et de Musique L. Jaggi-Reiss.

Hagège, Claude (2000). *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob.

Hartweg, Frédéric G. (1981). Sprachkontakt und Sprachkonflikt im Elsaß. In *Sprachkontakt als Ursache von Veränderungen der Sprach- und Bewußtseins-struktur. Eine Sammlung von Studien zur sprachlichen Interferenz*, Heller, Karin und Wolfgang Meid (Hrsg.), 97-113. Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaften der Universität Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenshaft).

Hatch, Evelyn M. (1976). Studies in Language Switching and Mixing. In *Language and Man: Anthropological Issues*, William C. McCormack and Stephen A. Wurm (eds), 201-214. The Hague/Paris: Mouton.

Heydt, Arnold (1932). « *Elsässer - links raus!.. » Das Buch der Erlebnisse eines Elssässischen Frontsoldaten*. Strasbourg : Éditions des dernières Nouvelles de Strasbourg.

Hoffet, Frédéric (1951). *Psychanalyse de l'Alsace*. Paris : Flammarion.
Hugel, Jean (1989). *Le Monde*, 4 février.
INSEE (Direction Régionale de Strasbourg) (1962). *Recensement général de la population. « Langues parlées et religions déclarées en Alsace »*, t. I.
Kloss, Heinz (1967). « Abstand Languages » and « Ausbau Languages ». *Anthropological Linguistics* 9/7 Oct.: 29-41.
Konopnicki, Guy (1982). *Le Monde*, 7 avril.
Leopold, Werner F. (1959). The Decline of German Dialects. *Word* 15/1: 130-153.
Leser, Gérard (1985). Munster pendant la première guerre mondiale : images de la guerre. *Société d'histoire de la vallée et de la ville de Munster.* Annuaire XXXIX : 67-119.
Lustig, Auguste (1928 [1896]). *Gedichte in oberelsässischem Dialekt*. Mulhouse : J. Brinkmann.
Maillard, Georges-Frédéric (2016). *L'intégration politique de l'Alsace de 1648 à 1870*. Strasbourg : Université de Strasbourg (Thèse de Doctorat d'Université. École Doctorale de Droit, Science Politique et Histoire) [en ligne]. https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01516771/document (consulté le 16 octobre 2018)
Maschino, Maurice T. (1988) *Êtes-vous un vrai français ?* Paris : Grasset/ Fasquelle.
Matzen, Raymond (2000). *Dictionnaire trilingue des gros mots alsaciens. Dialecte-français-allemand/Elsässisches Schimpf- und Fluchwörterbuch. Mundart-Französisch-Deutsch*. Barr : Le Verger.
Mirguet, Olivier et Jacques Frantz (2013). *L'Express*, 11 juin.
Montaigne, Michel de (1774). *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, Par la Suisse & l'Allemagne, en 1580 & 1581*. Paris : Le Jay.
Muller, Victor (1939-1946). *Sür un sièsse Stunde*. Mulhouse : J. Brinkmann.
Nougaret, Pierre-Jean-Baptiste (1797). *Histoire des Prisons de Paris et des Départements ; Contenant des Mémoires rares et précieux* (t. IV). Paris : Courcier.
Philipp, Marthe et Raymond Matzen (secrétaires de séance) (1975). *Journée d'Étude sur La Diglossie en Alsace 1er Mars 1975*. Strasbourg : Institut de Dialectologie de L'USHS, ms.
Rabelais, François (*c.* 1533*). Pantagruel. Les horribles et espouventables Faictz Et prouesses du tresrenomme Pantagruel*. Paris : Nicolas Cousteau.
Renan, Ernest (1882). *Qu'est-ce qu'une nation ?* Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882 (2e éd.). Paris : Calmann-Lévy.
Schickele, René (1927). *Blick auf die Vogesen*. München: Kurt Wolff Verlag.
Schiffman, Harold (1988). *Diglossia, Triglossia, and Language Shift: Some cases, some comparisons*. Seattle: University of Washington.
Ulrich, Andreas (1795). *Recueil de pièces authentiques servant à l'histoire de La révolution à Strasbourg, ou les actes des Représentans du Peuple en mission dans le département du Bas-Rhin sous la tyrannie des Comités et Commissions révolutionnaires, de la Propagande et de la Société des Jacobins à Strasbourg.* Strasbourg : Dannbach et Ulrich.
Young, Arthur (1899 [1792]). *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789.* London: George Bell and Sons.
Zimmermann, Alfred (1906). E latzer Griff*. Der Hausfreund. Unterhaltungs-Und*

Familienblatt 16/20, April : 128.